

Parcours
en pensée

Chapitre 1

Hierarchie et contradiction

Les porcs-qui-grognent

Il est une fausse évidence qui se partage entre gens avertis, c'est-à-dire dispensés de lire par eux-mêmes : la philosophie de Nietzsche serait contradictoire, prenant qui veut la suivre à contre-pied. Non certes par faiblesse du système mais par goût ; ou par dégoût, précisément, du systématisme – voire par provocation. À quoi bon dès lors l'exégèse philosophique ? Sa passion anti-logique classerait notre auteur au nombre des littérateurs ou des doxophiles plutôt que des philosophes, la philosophie se voyant au passage réduite au respect du principe de contradiction. L'on reconnaît l'anathème traditionnellement prononcé contre les sophistes, ces mauvais garçons de l'histoire de la pensée, mais inversé, puisqu'il s'agit ici de célébrer la crânerie irrévérente : d'un côté, la troupe des philosophes « *culs de plomb* », conduite à pas lents par le grand « *chinois de Königsberg* », le très légal Emmanuel Kant ; de l'autre, l'insaisissable *outlaw*, danseur du haut des cimes, se riant de la sottise cohérente.

N'y a-t-il pas dans tout ceci quelque vérité ? Le nietzschéisme ne qualifie-t-il pas une certaine détestation de la raison ratiocinante, et une célébration du caractère brutalement instinctif de la vie elle-même ? N'est-ce pas cela qui fait depuis toujours son succès ? De cette dernière notion, nous ne saurions cependant trop nous méfier. Nietzsche lui-même encourage, il est vrai, les méprises par ses autocélébrations intempestives, en particulier dans les célèbres passages d'*Ecce homo* qui interrogent complaisamment son propre génie en demandant avec un faux sérieux : « *pourquoi suis-je si sage ?* », « *pourquoi suis-je si avisé ?* », « *pourquoi écris-je de si bon livres ?* »... De

même les jugements sur ses adversaires sont le plus souvent franchement outranciers, comme lorsque Zola devient ce « *Gorgonzola* » s'abandonnant à « *la joie de puer* », ou que Socrate est résumé à son insupportable laideur physique – « *monstrum in fronte, monstrum in animo* ». Mais n'oublions pas que Nietzsche se présente dans le même temps comme un bouffon multipliant les masques et offrant par sa pitrerie un défi permanent au lecteur. Malheur dans ces conditions à qui réduirait par exemple les remarques visant gorgon-Zola à de mesquines attaques *ad nomen* ! Non seulement il s'agit d'une réponse directe à la préface de *l'Assommoir*, où s'énonce l'ambition de proposer « *une œuvre de vérité, le premier roman sur le peuple qui ne mente pas et qui ait l'odeur du peuple* ». Mais encore et surtout, en affirmant que « *tout [son] génie est dans [ses] narines* », Nietzsche souligne expressément le lien entre la symbolique du parfum et le travail généalogique, qui consiste à « *flairer* » ou subodorer l'origine et la signification profonde des valeurs. La « *puanteur* » renvoie en l'espèce à la négativité du populisme, qui suppose l'égalisation et la célébration de la laideur. Rappelons enfin que le mauvais goût ne doit pas être conçu comme une faute, ce qui serait encore prendre le parti de la norme, mais comme une arme paradoxalement aristocratique, comme le rappelle Baudelaire de façon fort nietzschéenne : « *ce qu'il y a d'enivrant dans le mauvais goût, c'est le plaisir aristocratique de déplaire* ». André Breton s'en souviendra à son tour dans le *Manifeste du surréalisme*, au point d'en faire un programme : « *dans le mauvais goût de mon époque, je m'efforce d'aller plus loin qu'aucun autre* ».

S'il faut donc bien suivre Nietzsche sur la voie de l'anticonformisme philosophique et esthétique (c'est-à-dire social), le plus délicat est d'en saisir le sens. Une difficulté de lecture se fait donc jour, dans la mesure où nombre de déclarations ne sont pas aussi gratuites qu'elles semblent l'être et ne révèlent, précisément, leur *cohérence*, qu'à ceux qui se montrent capables d'une extrême circonspection. La leçon vaut d'être retenue par chaque épigone, que Zarathoustra administre à celui qui le parodie grossièrement :

« Te tairas-tu enfin ! [...] Il y a longtemps que ton discours et ta façon m'écœurent !

On t'appelle mon singe, fou écumant : mais je t'appelle mon porc-qui-grogne — ton grognement finit par me gêner mon éloge de la folie.

Mais ta parole de fou me fait tort, à moi, même là où tu as raison ! Et quand même la parole de Zarathoustra aurait cent fois raison : toi tu me ferais toujours tort avec ma parole ! »

Les porcs-qui-grognent de Nietzsche sont ceux, nombreux, qui font « à sa façon » l'éloge de la folie ; qui portent dans leur bouche une « vérité » qu'ils compromettent en l'énonçant.

Philosophie contradictoire et philosophie de la contradiction

Gare, donc, à la rengaine, à la reconduction du message philosophique de Nietzsche à son expression la plus caricaturale, c'est-à-dire figée, alors que sa force réside dans la mobilité des positions et des niveaux. Mais que penser, toutes précautions prises, de l'« évidence » irrationaliste, et comment s'y rapporter ? Nietzsche est-il, *in fine*, contradictoire ?

Le survol de l'œuvre semble autoriser à le penser, dans la mesure où il suffit à relever de violentes et régulières attaques contre la pusillanimité des philosophes à s'affranchir de la légalité logique. L'on sait à quelle source puiseront par exemple Léon Chestov et Miguel de Unamuno, merveilleux esprits insoupçonnables de « grogner », lorsqu'ils incrimineront la frileuse croyance des hommes « *que les contradictions s'attachent illégalement à nos conceptions et qu'il faut les dépasser* » (*Sur la balance de Job*), ou leur tendance mesquine à tout expliquer par « *la logique, cette salope de logique* » (*La Vie de Don Quichotte et de Sancho Pança*). Mais Nietzsche se distingue de ceux qu'il inspire. Aucun ne méditera avec une pareille force la *nature* de la contradiction, c'est-à-dire de la vie elle-même ; aucun surtout ne la comprendra comme unité profonde, ou simple différence de degré entre des termes intégrables. C'est là ce que nous nous efforcerons d'établir dans le présent chapitre, afin de dissiper le malentendu germinal qui contamine et compromet toute

lecture : loin d'être simplement contradictoire, le *corpus* nietzschéen est le lieu d'un déploiement de la contradiction comme modalité fondamentale de l'existence et de la pensée.

Laissons à Nietzsche lui-même le soin d'établir, dans le paragraphe 297 du *Gai Savoir*, le lien d'essence entre la liberté de l'esprit, qui demeure la grande ambition du philosophe, et la contradiction qui en est le moyen :

« *C'est un signe de haute culture, de savoir supporter la contradiction. [...]. Mais savoir contredire, le sentiment de la bonne conscience dans l'hostilité à ce qui est habituel, traditionnel et sacré, — c'est là, plus que le reste, ce que notre culture possède de vraiment grand, de nouveau et de surprenant, c'est le progrès par excellence de l'esprit libéré* ».

Voilà déterminé un programme nouveau autour de la question de la connaissance, elle-même rapportée à une façon d'être et de faire puisqu'il n'est plus question de seulement connaître mais de *savoir aller contre le savoir*, de savoir accueillir la remise en cause de ce que nous tenons pour vrai, et plus encore de savoir activement remettre en cause ces articles de foi favorisant notre confort collectif. La vie s'élançait ainsi contre ses propres conditions pour se porter plus haut comme la pensée s'élançait contre le dogmatisme qui la dénature ; la contradiction apparaît dans les deux cas comme méthode, comme chemin de pensée et de vie — l'une n'étant au fond que la manifestation de l'autre.

Une proposition antihumaniste

Ces précisions apportées, sommes-nous quittes de toute équivoque ? La supposée « incohérence », qu'elle soit déplorée ou absurdement célébrée, résulte d'une lecture hâtive et lourdement fautive. Aussi sommes-nous condamnés à la patience et à l'attention que requiert l'art de bien lire. Saisir le sens et la fonction de la contradiction suppose en particulier d'affronter un autre concept décisif, celui de *hiérarchie*, qui réserve à son tour de lourdes difficultés exégétiques.

C'est là un maître mot qui ne peut qu'éveiller le soupçon en une époque égalitariste. Son omniprésence et son emploi semblent engager à ne voir dans la philosophie de Nietzsche qu'une célébration de l'inégalité et de la violence, voire de l'exploitation et de l'esclavage, c'est-à-dire une charge non pas seulement antidémocratique (ce qu'elle est) mais proprement annonciatrice du fascisme (ce qu'elle n'est pas). Le trouble grandit à mesure que se multiplient les attaques contre l'humanisme, beaucoup trop systématiques pour apparaître comme de malheureux dérapages d'un penseur honnête. Le paragraphe 265 de *Par-delà bien et mal* témoigne du style que nous nommerions aujourd'hui « décomplexé » (ou l'art de présenter comme émancipatrices les pensées ignominieuses...) de la proposition nietzschéenne :

« *Au risque de scandaliser les oreilles innocentes, je pose en fait que l'égoïsme fait partie intégrante de l'âme aristocratique ; j'entends affirmer cette croyance immuable qu'à un être tel que "nous sommes" d'autres êtres doivent être soumis, d'autres êtres doivent se sacrifier.* »

À l'éloge de l'égoïsme, de l'aristocratie et du sacrifice des uns au profit des autres, est régulièrement ajoutée la critique des « *épiciers, des chrétiens, des vaches, des femmes, des Anglais et autres démocrates* » – sans oublier les Juifs (au nombre desquels Platon lui-même, ce qui renseigne sur la dimension symbolique de ces catégories). Voilà qui doit être considéré sans dissimulation. Si donc, fidèles encore à Nietzsche, il nous faut selon le conseil de la *Généalogie de la morale* apprendre des vaches cette faculté de ruminer qui permet seule de lire *vraiment*, soulignons le caractère à tout le moins indigeste des pensées à déglutir... Nous n'avons donc évité cette Charybde, le piège de la prétendue incohérence, que pour tomber en Scylla – la bien plus terrible *cohérence* d'une philosophie résolument amoral.

La hiérarchie comme concept méthodique

S'il y a chez Nietzsche une idéologie (et laquelle), elle se dégagera progressivement des prochains chapitres. Mais *comment* il pense, selon quelle modalité discursive, voilà déjà ce sur quoi la fonction de la hiérarchie comme *concept méthodique* peut d'ores et déjà nous renseigner.

Du grec « *hieros* », « sacré », et « *archê* », commandement ou principe, la hiérarchie désigne un ordre enveloppant la subordination de certains termes à d'autres comme dans le modèle historiquement décisif de la hiérarchie céleste, où le chœur angélique comporte classes et degrés en une distribution pyramidale. Il ne s'agit cependant pas d'une simple gradation mais bien, comme le rappelle Louis Dumont, d'un « *englobement du contraire* », qui caractérise une manière pour le principe de se rapporter à la série qu'il détermine. Le premier livre de la Genèse nous en fournit l'archétype : Ève y procède d'une côte d'Adam, de telle sorte que ce dernier apparaît à la fois comme l'une des modalités de l'espèce humaine (l'un des sexes) et comme son principe en tant qu'être indifférencié. Par-delà cet exemple, la « *relation hiérarchique est très généralement celle entre un tout (ou un ensemble) et un élément de ce tout (ou ensemble) : l'élément fait partie de l'ensemble, lui est en ce sens consubstantiel ou identique, et en même temps il s'en distingue ou s'oppose à lui* » (*Essais sur l'individualisme*).

Nietzsche concevra selon ce modèle les rapports entre les différents termes que mobilise sa philosophie, et ce de façon suffisamment systématique pour que la notion de hiérarchie puisse nous apparaître comme une clef de lecture de l'œuvre entière. Commençons par le plus évident et le mieux aperçu : le commentaire des hiérarchies sociales emprunte au traditionalisme, par ailleurs profondément perverti par la réflexion généalogique, la formule d'une classification duale des valeurs et des êtres, les uns n'étant que la dégradation des autres en un contraire apparent, c'est-à-dire en réalité intégré, comme Ève en Adam. Ainsi la caste sacerdotale produit-elle depuis le critère du pur et de l'impur des « *contrastes d'évaluation* » permettant de « *creuser entre les hommes des abîmes que même un Achille de la libre pensée ne saurait franchir sans frissonner* » (*Généalogie de la morale*, I 6). De même l'aristocratie guerrière autour de la vigueur physique et des activités qui lui sont liées (guerre, chasse, danse etc.).

Ces représentations demeurent ignorantes de leur véritable nature en supposant une rupture de continuité là où tout n'est que différenciation du même – nous aurons à y revenir. En ceci ne réside cependant pas pour nous l'essentiel, non plus que dans la querelle autour des critères ou des valeurs

– seule importe pour le moment la manière dont les rangs se constituent. Il semble clair que l'organisation hiérarchique détermine en profondeur la compréhension nietzschéenne de la société mais aussi et surtout de la vie dans toutes ses manifestations.

L'homme multiple

L'évocation du traditionalisme et le manichéisme assumé de l'analyse nietzschéenne ne doivent pas nous induire en erreur sur un point fondamental : la hiérarchie bien comprise n'implique pas le refus de la part sombre des choses, de cette partie adverse et vassalisée dont le dominant littéralement se distingue. C'est tout au contraire, comme le souligne la note posthume 1887, 10 [111] titrée « *De la hiérarchie* », le propre de l'homme médiocre que de vouloir éradiquer à tout prix ce qu'il juge mauvais. Mais il se condamne ainsi lui-même à n'être qu'un homme mutilé, fragmentaire, et non l'homme « *synthétique* », « *intégral* », « *l'homme-milliaire qui indique jusqu'à quel point l'humanité a progressé* ». Voilà qui rappellera au lecteur français ces superbes pages des *Essais* où Montaigne assure « *qu'un honnête homme, c'est un homme mêlé* », et que « *c'est toujours une aigreur tyrannique, de ne pouvoir souffrir une forme diverse à la sienne* »... Si Nietzsche s'éloigne de tout humanisme en rappelant comme toujours combien devenir meilleur implique avant tout d'être plus méchant, il devient du moins impossible de le renvoyer au désir fasciste d'épuration le plus tristement contraire à sa pensée.

Finalement, l'homme le plus accompli sait affirmer en lui le caractère profondément contradictoire de l'existence, dont la hiérarchie permet de saisir l'économie propre. À rebours de la « *sancta simplicitas* » d'une église qui porte Jan Hus au bûcher, ou de l'incurable dualisme des métaphysiciens, nous devons en effet comprendre que chaque chose procède de son contraire : la science de l'ignorance, la logique de l'illogique, la vérité de l'erreur, le déplaisir du plaisir... Les prétendues « *antinomies* » masquent dans ces conditions des degrés et des rangs, c'est-à-dire de fines transitions qu'une âme ou qu'une époque médiocres ne sont en mesure ni de concevoir ni surtout d'accepter. Soulignons-le encore une fois : ce qu'il y a là d'intolérable pour l'homme